

Du Boogie Woogie dans la prière du soir

Article rédigé par *Philippe de Saint-Germain*, le 24 septembre 2008

Par Catherine Rouvier

Liberté politique n° 35, automne 2006

MICHEL ONFRAY en veut aux religions.

À la religion juive qui persécuta Spinoza — dont le Traité théologico-politique a vraisemblablement inspiré le titre de son ouvrage, Traité d'athéologie. Irrité par les atrocités dont regorge l'Ancien Testament, Onfray s'étonne : Aucun responsable du peuple élu n'a décidé que ces pages étaient des fables, des balivernes et fictions préhistoriques dangereuses au plus haut point, car criminelles... Et le texte invite à la boucherie généralisée sans jamais avoir été interdite de publication pour appel au meurtre, racisme et autres invitations aux voies de fait .

À la religion musulmane avec ses variations écœurantes du Coran sur ce thème : Massacrer les infidèles, sans compter les ridicules de son paradis (p. 131).

Mais c'est au christianisme qu'il voue la rancune la plus tenace. Il célèbre de ce fait les auteurs qui conchient l'Église, la religion, Jésus, Dieu, mais aussi l'aristocratie, la monarchie, l'Ancien Régime , comme l'abbé Meslier, curé d'Etrepigny dans les Ardennes (1664-1729), communaliste, anarchiste, matérialiste, hédoniste et, bien sûr, athée, qui a écrit, en toute modestie, un ouvrage intitulé Mémoire des pensées et sentiments de Jean Meslier, où on trouve des chapitres aux intitulés tout aussi modestes : Des démonstrations claires et évidentes de la vanité et de la fausseté de toutes les divinités et de toutes les religions du monde (p. 55).

Bref, Michel Onfray veut du boogie woogie dans la prière du soir. Et même à la place de la prière du soir. Mais craignant sans doute qu'on croie à une simple réaction d'humeur, il argumente.

Son grief principal est exposé clairement dès les premières pages. Le philosophe ne peut choisir, écrit-il, entre la misogynie juive, chrétienne ou musulmane ; opter contre le porc et l'alcool mais pour le voile et la burka, ni fréquenter la synagogue, le temple, l'église ou la mosquée, tous endroits où l'intelligence se porte mal (p. 62). Cette démonstration de la bêtise du religieux est le propos central de son livre (I). De ce fait, il s'est donné pour mission de remplacer l'ère religieuse par celle d'un athéisme post moderne (II). Dans cette ère nouvelle, la théocratie qu'instaurent d'après lui toutes les religions sera soluble dans la démocratie (III). Par la même occasion, on détruira l'Infâme sous toutes ses formes (IV) et on dansera sur les cendres encore chaudes de la transcendance, rendant possible, enfin, l'avènement du paradis terrestre (V).

1/ Le propos central : la religion c'est le degré zéro de l'intelligence

Nouveau Don Quichotte, Michel Onfray se bat, pèle mèle, contre la persistance de l'irrationnel, les croyances et la domination idéologique de la religion judéo chrétienne depuis deux millénaires, véritable empire conceptuel et mental diffus dans les rouages de la civilisation et de la culture (p. 71) !

Cette domination, selon lui, a commencé avec les crises d'hystérie de Paul de Tarse sur le chemin de Damas et culmine avec les interventions planétairement télévisées de Jean Paul II . Ce succès bimillénaire est d'autant plus incompréhensible que pour lui Jésus est un héros de péplum (p. 155). La vie de Jésus serait en effet selon lui un pur roman. Marc écrit vers 70 note-t-il, comme s'il s'agissait d'une preuve irréfutable... Et alors ? Un communiste qui aurait vécu 1917 ne pourrait-il pas raconter la révolution bolchevique en 1990 ? Les écrits sur Mahomet datent bien, eux, de 200 ans après sa mort ! Il n'est pas le seul à naître d'une vierge, assène-t-il comme second argument. La mère de Platon avait, écrit-il un hymen préservé (p. 155). On est heureux d'apprendre à cette occasion que Michel Onfray croit à la virginité de Marie.

Les prédictions de Jésus sont comparables à celles d'Anaxagore de Clazomènes sur les météorites ajoute-t-il. Du reste Jésus ressemble à Pythagore, à Socrate, à Bouddha. Marie connaît son destin par un songe ? Socrate rêve d'un cygne et rencontre Platon le lendemain... Un type peu original, en somme, ce Jésus, mais

savant (Socrate, Pythagore, Platon...). Un peu allumé tout de même : On te frappe une joue ? Présente l'autre conseille-t-il. Ah ah ah ! grince Onfray, on voit bien qu'il n'avait pas de chef d'escadron nazi devant lui... (Onfray, lui, né en 58, en a certainement eu devant lui...)

Son diagnostic a le mérite de la simplicité : la religion rend hypermnesique et hypo intelligent . D'après lui, toute religion s'installe sur des principes qui supposent toujours la falsification, l'hystérie collective, le mensonge, la fiction et les mythes (p. 88).

Certes, il est vrai que les loubavitch ignorent le temps et que c'est un peu curieux à l'heure de la vitesse supersonique, de la conquête spatiale, de l'information généralisée, du séquençage du génome, à l'heure, pour faire court, des premières heures du post humain ! Mais pour ce qui est des chrétiens... rappelons-le, Copernic était un chanoine polonais qui fit à la demande du pape les recherches sur le calendrier qui allaient aboutir à ses découvertes et Galilée, avant de se fâcher avec lui, était le protégé du souverain pontife et emmenait les hauts dignitaires de l'Église sur le toit de Sainte-Marie-Majeure à Venise pour observer leurs concitoyens allant à la messe à la jumelle ! De nos jours encore, Jérôme Lejeune, généticien découvreur du gène de la trisomie 21, était l'ami de Jean Paul II.

Certes l'islam, aujourd'hui plus qu'hier encore, refuse aux intellectuels musulmans le droit de discuter les textes saints. Mais dans le christianisme existe — Michel Onfray le reconnaît lui-même ! — des siècles de rhétorique, un millénaire de sophisteries théologiques, des bibliothèques de pinaillage scolastique (p. 81-82). Il ne saurait donc prétendre sans mauvaise foi qu'elle ne fait pas sa place à l'intelligence ! Par ailleurs, il ne semble connaître de l'Église catholique que les débordements progressistes des trop nombreuses paroisses françaises d'où sont hélas bannies et la beauté des offices et l'intelligence des sermons et non celle des ordres monastiques, ou de Rome où se trouve conservée une tradition où le beau le dispute à l'élévation spirituelle et intellectuelle... Sans doute n'a-t-il point lu l'Esprit de la liturgie écrit en 1999 par le cardinal Ratzinger, où il trouverait une réfutation intelligente et sereine de ses a priori prétendus dévastateurs.

Onfray n'a sans doute pas fait, sur la religion chrétienne, de bonnes lectures, et n'a peut être pas non plus rencontré les bons interlocuteurs. Quand il dit : L'Église ne se préoccupe pas des petits , on lui a répondu, écrit-il, théologie de la libération . Il a beau lieu alors de souligner qu'elle n'est pas reconnue par Rome ! Il aurait fallu répondre : Dix siècles, en France, au Moyen Orient et dans toute l'Europe, puis en Amérique du Nord et du Sud puis en Asie et en Afrique, d'hôpitaux, d'asiles pour les fous — même ses chers obsédés sexuels, auxquels confession et pénitence, leur rendant leur dignité de personne libre et responsable, faisaient peut être mieux que la camisole chimique, qui sait ? — d'écoles, de foyers de charité, de recueil des enfants abandonnés ...

Il est vrai hélas que nombre de catholiques français, désarmés par des prêches insipides, un catéchisme embryonnaire et une histoire officielle peu favorable au religieux ne peuvent plus argumenter. Il est vrai que ces derniers ignorent souvent leur propre religion au point qu'ils font comme Monsieur Jourdain de l'athéisme sans le savoir...

Mais l'histoire regorge de chrétiens intelligents, reconnus, qui n'ont pas renié leur foi. Du reste, Michel Onfray en concède un : Bossuet. Il écrit en effet : Pour les chrétiens, les prêches de Bossuet constituent une exception au milieu d'un flot de platitudes deux fois millénaires... Pour les autres... Il cite Montesquieu, Comte, Maurras, Kant, Ricœur, Levinas, Iankelévitch, Comte Sponville, Luc Ferry, Bernard-Henri Lévy, Finkelkraut, mais en les qualifiant curieusement de judéo-chrétiens sans dieu (p. 85). À ces égarés qui n'ont pas compris à quel point leur attachement à la religion ou aux valeurs d'origine religieuse discréditait leur pensée, Onfray préfère de toutes façons l'athéisme tranquille d'un Deleuze.

2/ Le projet philosophique : construire le post christianisme grâce à un athéisme post moderne

Athéisme, et non laïcité. Car la laïcité ne suffit pas. En effet pour Onfray, et on est heureux de l'apprendre, la pensée laïque n'est pas une pensée déchristianisée : on vit, on agit, on mange, on dort en judéo-chrétien (p. 259). Contre toute évidence, il affirme, joliment du reste, que la chair occidentale est chrétienne (p. 74). Le droit, lui aussi est marqué de ce sceau infamant. La preuve : il ose condamner les maniaques sexuels (p. 78) ! Michel Onfray là encore semble nier l'évidence, puisque trop souvent, au contraire, notre droit tel qu'il est appliqué aboutit à leur hospitalisation puis à leur remise en liberté, les deux faits divers récents d'assassinat de très jeunes enfants violés au préalable éclairant tragiquement cette pratique. Pour Michel Onfray c'est

bien la moindre des choses qu'ils ne soient pas condamnés car le tropisme pédophilique est assimilable à une tumeur au cerveau . Il affirme par ailleurs : Le juge joue à dieu. Sans doute. Jus et Jupiter ont bien du reste la même origine étymologique .Mais, s'il faut en croire les jugements péremptoires et définitifs de Michel Onfray, le juge n'est pas le seul !

Il faut donc déchristianiser l'éthique, la politique... Pour lui — et, une fois n'est pas coutume nous partagerons son sentiment — le relativisme est mauvais — Benoît XVI ne parle-t-il de dictature du relativisme ? — car il met sur le même plan toutes les croyances et l'athéisme (p. 261). Onfray veut construire après le combat une éthique post chrétienne , un athéisme post moderne qui évolue sur le terrain de l'immanence pure (p. 85).

Cette revendication d'éradication de la transcendance n'est pas nouvelle.

Le droit en a été la première victime.

Le droit pur , vu par le juriste autrichien Hans Kelsen, est avant tout purifié de toute référence morale — a fortiori religieuse — et ne se justifie plus, de ce fait, par son contenu, son lien avec le Juste, le Bien — transcendants si on en croit Platon — mais par sa légitimité formelle. Si l'autorité qui prend la décision est légitime (démocratiquement élue ou nommée par des gens démocratiquement élus), la décision est légitime. On le voit en ce moment : le droit, malléable à volonté selon les majorités ou les autorités qui légitiment telle ou telle règle, voit disparaître sa cohérence, son universalité, son rôle fondamental de régulation.

Un monde sans foi ni loi .Tel sera le monde de Onfray...

Bien sur Michel Onfray ne le sait pas. Il croit que bien et mal subsisteront , mais en regard de l'utilité et du bonheur du plus grand nombre possible (p. 86). Cela n'est pas sans évoquer la Déclaration des droits de l'homme — les distinctions sociales seront fondées sur l' utilité commune ... seulement on n'est toujours pas d'accord, deux siècles après sur cette notion d' utilité commune — et Jean-Jacques Rousseau, dont Michel Onfray reprend du reste le thème du contrat : Le contrat hédoniste — on ne peut plus immanent — conditionnera la pensée et l'action. Faites l'amour, pas la prière ! Comme on se passera bien de Dieu ...

Il faut donc un remède radical : une laïcité post chrétienne , athée et militante à l'heure où se profile un ultime combat pour défendre les valeurs des Lumières contre les propositions magiques . Pour cela il faut préférer les rieurs, les matérialistes, radicaux, cyniques, hédonistes, athées sensualistes, voluptueux, ceux qui savent qu'il n'existe qu'un monde ...

C'est curieux mais Michel Onfray ne semble pas, à le lire, très rieur, et son athéisme n'apparaît à première lecture ni hédoniste ni tranquille . Virulent, violent même, il est celui d'un homme en colère, blessé, inquiet. Haineux presque... Mais non, ce n'est pas lui qui est empli de haine. Ce sont les protagonistes des trois religions depuis des siècles . Une série de haines , écrit-il, ont été violemment imposées dans l'histoire par des hommes qui se prétendent dépositaires et interprètes de la parole de Dieu. Haine de l'intelligence, haine de la vie... haine de l'ici-bas... haine du corps corruptible... haine des femmes, haine du sexe libéré au nom de l'Ange , qu'il traite joliment d' anticorps archétypal.. . !

Sur le thème de la femme, on retrouve l'amalgame volontaire du christianisme avec les deux autres religions du Livre . On trouve ainsi pêle mêle page 135 : l'impureté des règles, la condamnation de la chambre de l'accouchée pendant soixante jours pour la fille, quarante pour le fils (Coran, XVI-58), la condamnation de l'infécondité et d'une sexualité découplée de l'engendrement , le meurtre autorisé des petites filles — qui, cher Michel, se pratique en Inde ou en Chine, terres non chrétiennes et pour la dernière, terre de l'athéisme triomphant !

Reconnaissons que défendre l'idée d'une religion chrétienne hostile à la femme était une gageure. Il est difficile d'instruire à charge contre une religion qui, non contente d'avoir pour fondateur un enfant naturel, divin certes, mais naturel et illégitime selon les lois humaines au moment de sa conception, donne à ce même fondateur pour amie une belle prostituée...

Alors il cherche, Michel Onfray, et il trouve : les chrétiens ont soumis à la discussion au concile de Mâcon en 585 le livre d'Alcidalus Valeus intitulé Dissertation paradoxale où l'on essaie de prouver que les femmes

ne sont pas créatures humaines. Il ignore ou feint de ne pas voir qu'il s'agit d'une disputatio, genre littéraire très en vogue à l'université dans l'Antiquité et au Moyen Âge qui consistait à défendre, comme Érasme dans Éloge de la folie, une affirmation paradoxale.

De même il confond castration et chasteté, ce qui est pour le moins étrange, et, plus inquiétant encore, page 138, castration et mariage. Inquiétant et... paradoxal, surtout dans le cadre du mariage polygamique musulman qu'il n'exclut pas de son raisonnement !

Là encore Talmud et Coran sont confondus, par une fiction peu élégante et lassante à la longue, avec un Évangile hypothétiquement identique. Et ce, même pour la circoncision, pourtant notoirement infligée à Jésus ou à saint Paul parce qu'ils étaient de religion juive mais non pratiquée par les chrétiens... et que Michel Onfray ose comparer à l'excision, pourtant tellement plus cruelle et mutilante, au bandage des pieds, aux allongements du cou en vogue dans certaines tribus africaines, au perçage du nez, à l'écrasement de la boîte crânienne... et à l'horrible subincision australienne !

En plein paradoxe lui-même, il ne sait aucun gré à saint Paul, malgré sa prévention personnelle contre la circoncision, d'avoir préféré la circoncision du cœur à la vraie, c'est-à-dire le respect de la loi dans son cœur et non dans des rites. Au contraire, aveuglé par sa propre haine, il déplore que du coup il faille que le chrétien dépouille le corps de tous ses péchés . Il écrit ainsi : Avec le Tarsiote, le fidèle garde son pénis entier, certes, mais il perd la totalité du corps ; il s'agit de se séparer de lui dans sa totalité à la manière dont le circonciseur abolit le prépuce (p. 144). Et de ce fait, avec le christianisme, la pulsion de mort entreprend de gangrener la planète . Bien sûr, Paul, s'il prône le renoncement à la chair, est un impuissant (p. 168) ou a une libido problématique assortie, naturellement, d'une haine de soi qu'il transforme en haine du monde ! Voilà l'origine de deux millénaires de punitions infligées aux femmes uniquement pour expier la névrose d'un avorton ...

Non content d'être misogyne, Paul, de plus, est inculte car — et Onfray de dévoiler là un mépris du peuple bien peu seyant pour un philosophe qui enseigne dans une université populaire —... son public n'est jamais constitué d'intellectuels mais de petites gens (p. 174). Ainsi saint Paul, pardon Paul de Tarse , se croit mandaté par Dieu quand il gère sa propre névrose, sa haine de soi transformée en haine du monde, son impuissance, son ressentiment, la revanche d'un avorton, selon son propre terme . Il s'agit bien de la jouissance masochiste d'un homme étendue à la dimension d'une secte .

À la fin de ce passage pourtant Michel Onfray laisse percer le bout de l'oreille. Comme se retournant pour voir la série d'horreurs qu'il vient de lâcher, il s'exclame : Tout cela surgit quand on réfléchit un tant soit peu, et qu'en matière de religion on récuse l'obéissance ou la soumission pour réactiver un acte ancien et défendu : goûter du fruit de l'arbre de la connaissance.

On avait donc mal compris. Il n'est pas Dieu — qui ne peut pas être et ne pas être, il est vrai. Il est Adam. Le nouvel Adam. Un Adam athée dont le premier acte sera de se livrer au démontage de la fabrication du christianisme puis à l'analyse du devenir planétaire de cette névrose .

Au passage, c'est la mode, il déboulonne une statue : l'empereur Constantin. Autour de lui, écrit-il, une poignée d'illuminés . De plus Constantin est totalitaire et violent —ce que nos démiurges athées modernes, Staline, Hitler, Mao, Pol Pot ou Castro n'ont jamais été, bien sûr.

3/ Le projet politique : rendre la théocratie soluble dans la démocratie

Par delà la critique, Onfray, tel ce Platon qu'il récuse au moins en partie, et tel les philosophes des Lumières , se veut penseur du politique. Il a donc un projet : sa République à lui. Son plan est simple : la théocratie — qu'il croit être l'apanage de toutes les religions car il confond religion d'État et théocratie — est soluble dans la démocratie.

Et en effet la démocratie n'est-elle pas le processus inversé dont il rêve ? L'immanence, incarnée dans le peuple élevée au rang de divinité ? Une parole sacrée qui n'est plus en haut mais en bas ? Une parole déchiffrable par votes, un Dieu qui parle, enfin ! Dont on voit le visage, enfin ! Le sondage à la place de l'oracle ! IFOP, BVH, Ipsos, Louis-Harris élevés au rang de prêtres de la nouvelle religion de l'immanence !

Si Onfray n'a pas lu les bons auteurs chrétiens, il n'a pas beaucoup lu non plus les livres d'histoire. Il y aurait appris que cette trouvaille date déjà... du XIII^e siècle ! *Nulla potestas nisi a deo per populum*, cela a été dit, non par de grands penseurs athées, mais par Marsile de Padoue, le très chrétien doyen de l'université de Paris, et saint Thomas d'Aquin — pardon Thomas l'Aquinate, le théologien sans doute le plus connu après saint Augustin — pardon Augustin l'Africain. Le peuple lui-même s'est emparé de cet Évangile, de cette bonne nouvelle et en a fait un aphorisme : *Vox populi, vox Dei*...

Par ailleurs la théocratie confusion totale entre loi civile et loi religieuse, entre autorité politique et autorité religieuse n'est pas du tout chrétienne. C'est le système du prêtre - roi , version édulcorée du Roi Dieu des grandes dictatures antiques (Pharaon, Xerxès...). Si elle existe encore et se répand de plus en plus, c'est parce qu'en terre d'islam n'existe justement pas la division fondatrice entre spirituel et temporel. Onfray le sait, puisqu'il le dit lui même plus loin (p. 249) : La religion devient dès lors le politique et cet élargissement du politique à la totalité de la sphère humaine... famille islamique, travail islamique, alcôve islamique, école islamique... L'islam est structurellement archaïque. Point par point, il contredit tout ce que la philosophie des Lumières a obtenu depuis le XVIII^e siècle en Europe, condamnation de la superstition, refus de l'intolérance, abolition de la censure, de la tyrannie, de l'absolutisme politique, de la religion d'État, de la pensée magique.

Notons au passage qu'il est beaucoup plus virulent que Benoît XVI. Mais il a le droit. Il n'est pas un croisé !

Si, au XVIII^e siècle, les philosophes ont pu développer ces idées, c'est justement parce que ce système théocratique n'existe pas chez les chrétiens, ce qui les différencie notamment des juifs de l'Antiquité, dont les chefs politiques étaient les grands prêtres . Le tu es Petrus qui institue un chef de l'Église distinct des autorités politiques, pose une séparation du spirituel et du temporel qui penchera un temps vers la supériorité du spirituel, donc du pape, puis sera contestée par empereurs et rois pour aboutir à une division des rôles tacite entre rois et pape, que symboliseront, après la Révolution qui se méfie d'un droit non écrit, les concordats ... Le rôle de chef religieux du pape à l'intérieur des États chrétiens — symbolisé par son rôle dans les nominations d'évêques ou sa possibilité d'excommunier un roi non respectueux du dogme — ne sera remis en question que par les schismes comme l'anglicanisme où le roi Henri VIII, rompant avec le pape, se proclame chef de son Église. Mais la rupture avec Rome ne signifie pas pour autant que le chef politique est Dieu ou prêtre. Ni les orthodoxes — dont les métropolitains sont clairement distincts des autorités politiques, ni même les protestants de toutes obédiences ne veulent de cette confusion entre chefs spirituels et chefs politiques.

L'incompréhension de ce problème est totale chez Michel Onfray (p. 217) qui a pu, il est vrai, être induit en erreur par les errements du Littré dont les convictions républicaines, en 1866, date de première rédaction, sans cesse reprises depuis, étaient si fortes qu'il définit la théocratie comme le fait de considérer les dirigeants politiques comme des dieux (Pharaon) des prêtres (les juifs de l'Antiquité) ou des ministres de Dieu, ce qui vise implicitement l'Ancien Régime. Mais pour juger d'un problème religieux, le plus sûr est de se référer à la fois aux textes et aux faits historiques. Or pour ce qui est des textes, Michel Onfray les interprète à l'envers . Ainsi, alors que la fameuse parabole du reddite Cæsaris confirme ce refus d'inscrire la mission de Jésus dans l'histoire politique de la Palestine et ses rapports avec l'occupant romain, Michel Onfray en fait la preuve d'une royauté terrestre de Jésus.

Il affirme en effet que Paul — toujours le pauvre Tarsiote hystérique et entouré d'illettrés — croit dur comme fer que le royaume de Jésus sera de ce monde. C'est même pour ça qu'il voyage tant (p. 218). (L'esprit de conquête, sans doute. La colonisation, déjà !)

Quiconque est familier des épîtres de saint Paul où il relate les difficultés qu'ont ces hommes, pieds nus et sans bagages avec pour tout trésor l'Évangile, arrivant à se faire entendre des Grecs sceptiques et rationnels, est pris de fou rire en lisant ces lignes. Michel Onfray n'aurait-il lu l'Évangile qu'en bande dessinée et retenu seulement la dernière image ? Celle où on peut lire sur le panneau fiché dans la croix et énonçant le délit cause de la condamnation : Jésus de Nazareth roi des juifs ? Il lui faudra alors remonter jusqu'au procès de Jésus pour apprendre que la véritable cause de cette mention sur la croix est le fait qu'il se proclame fils de Dieu car alors, dans l'esprit théocratique des grands prêtres, il ne pouvait que vouloir être leur roi à leur place. C'était déjà du reste la raison du massacre des innocents perpétré par Hérode à l'annonce de la naissance de ce Jésus menaçant son trône...

Mais foin des réalités historiques. L'important c'est d'avoir un credo, et Michel Onfray en a un (reste de

civilisation judéo-chrétienne sans doute) auquel il tient : la religion, c'est la théocratie. Or la théocratie c'est la mort, et la démocratie c'est la vie (p. 246). La démocratie vit de mouvements, de changements, d'agencements contractuels, de temps fluides, de dynamiques permanentes, de jeux dialectiques, [elle] se construit en regard d'un vouloir issu de forces vivantes... Elle recourt à l'usage de la raison, au dialogue [...] à l'agir communicationnel. En revanche, la théocratie naît, vit et jouit de l'immobilité, de la mort, de l'irrationnel. Elle est donc l'ennemi le plus à craindre de la démocratie. Certes, de nombreuses femmes voilées de noir le pensent, en Iran ou ailleurs. Mais pas les marquises poudrées ni même les femmes chef d'hôtel votant aux États provinciaux, ni les poétesses ou les auteurs politiques comme Christine de Pisan qui vivaient à Paris avant 1789, contrairement à ce qu'écrit Michel Onfray !

Sur la critique de la théocratie du fascisme vert, direz-vous, on pourrait tomber d'accord. Peut-être, mais en récusant l'emploi directement tiré de la phraséologie communiste d'après-guerre du terme fascisme.

Certes le fascisme est viril, aime le combat. Mais il combat pour l'unité nationale, et le prestige de la Nation. Il n'est pas internationaliste. Et il est athée, laïque, socialiste. L'islamisme, en tant qu'idéologie, est un internationalisme religieux — il s'inscrit dans l'oumma, communauté des croyants — qui fait dépérir l'État, mais pour y substituer un clergé omnipotent. Michel Onfray l'écrit du reste très bien (p. 248) lorsqu'il évoque Khomeiny et son testament politico-spirituel, ou le Coran, les hadiths, la charia, et leur projet commun de gouverner les esprits les corps et les âmes. L'islam est donc potentiellement totalitaire et non pas seulement autoritaire comme le fascisme qui n'avait aucune idéologie autre que la rencontre du socialisme — famille politique de Mussolini — et du nationalisme — sa touche personnelle.

Qu'importe. C'est si bien finalement, le manichéisme. La théocratie, c'est le fascisme, et le fascisme, c'est l'équivalent pour Michel Onfray de Satan pour les croyants (ignorant sans doute que le Parti communiste contemporain du fascisme mussolinien et même plus tardif, luttait contre avortement et homosexualité, Onfray parle de logique hyper morale du fascisme).

En tout état de cause, la comparaison islam-système politique a des limites évidentes : si le nazisme, le communisme ou le fascisme ont voulu abolir le vieux monde pour en créer un nouveau, ce n'est certes pas le cas de l'islamisme que toute modernité révolte (p. 255).

4/ Le projet moral : sus à l'Infâme !

Dans cette deuxième partie du livre, Michel Onfray ne se dissimule même plus derrière la critique des autres religions. Il instruit le procès de la seule Église catholique, reprenant à son compte le sus à l'infâme ! et le cléricalisme voilà l'ennemi des époques glorieuses de l'athéisme triomphant, la fin du XVIII^e et la fin du XIX^e siècle français. Mais les griefs, reconnaissons-le, sont renouvelés et puisés dans l'inépuisable vivier des atrocités de la dernière guerre.

Ainsi Saul, saint Paul, Paul de Tarse, n'est pas seulement un dangereux colonisateur en puissance. Il est, bien que juif — et même rabbin persécuteur des chrétiens à l'origine ce que Michel Onfray semble ignorer — ... antisémite parce que chrétien (p. 219). Jésus aussi. La preuve : il chasse les marchands du temple ! et la furie christique lui fait transformer des cordes en fouet.

D'où le titre choc de la page 201 : Hitler disciple de saint Jean. En effet, Adolf Hitler cite dans Mein Kampf ce fameux passage du fouet... dont la Nuit de cristal est pour Michel Onfray, bien sûr, la mise en application. De même la Bible contient la loi du Talion. Or la solution finale est une réponse sous forme de talion au fantasme national socialiste de l'enjuivement racial et bolchevique de l'Europe (p. 202) et le foutre métaphorique permet de légitimer la chambre à gaz.

Pie XII et l'Église catholique succombent d'ailleurs au charme de ces paralogismes hitlériens ... En effet l'acmé de cette haine — il s'agit de celle des chrétiens pour le reste du monde — réside dans la collaboration active du Vatican et du nazisme puis, chose moins connue (sic), du nazisme avec le Vatican. Passons — par charité chrétienne — sur la formulation à la fois obscure et maladroite et continuons. La preuve — de cette collaboration — : l'Église signe un concordat ! Certes ! Avec Napoléon aussi, l'Église a signé un concordat en 1802, et on n'a jamais considéré qu'elle fut pour autant partie prenante aux morts des guerres napoléoniennes !

De plus l'Église donne son absolution au régime de Vichy en 40. Pourquoi donc l'Église aurait-elle dû

condamner le régime de Vichy qui était encore le gouvernement de la France en 40 ? Pour avoir arrêté une tuerie rendue inutile par l'écrasante supériorité des Allemands ? Pour n'avoir pas imposé au pays, contre la volonté même de son gouvernement et de son assemblée délibérante, le général de Gaulle à la place du vainqueur de Verdun, alors vénéré par le peuple français ? Rappelons que cette année-là, 1940, et jusqu'à l'opération Barbarossa, en juin 41, les communistes et les pacifistes pro-hitlériens venus autant si ce n'est plus du PS et du PC que de la droite, au nom du pacte germano-soviétique, sabotaient notre effort de guerre, rendant les armes impropres à leur usage, et provoquant ainsi la mort de nos soldats... Ceux-là apparaissent sans doute aux hommes de cette époque comme ne pouvant bénéficier d'une absolution ... bien plus que le vieux chef couvert de gloire jusque-là et qui allait compromettre sa liberté et sa réputation en acceptant une charge qu'il savait si périlleuse et si peu glorieuse...

Autre preuve : Adolf Hitler n'a pas été excommunié. Ah, parce qu'il communiait ? Michel Onfray, doit confondre Hitler et Barberousse ! On sait par ailleurs aujourd'hui à quel chantage était soumis le pape de la part d'Hitler qui menaçait d'envoyer à la mort les juifs convertis, épargnés jusque là, si le pape s'exprimait trop clairement sur sa politique antisémite.

Mais continuons : Hitler et le pape ; les deux doctrines partagent plus d'un point de convergence. L'infailibilité du pape qui, rappelons-le, est aussi chef d'État — combien de divisions déjà ? — ne peut pas déplaire à un Führer lui aussi persuadé de son infailibilité . En effet, c'est probant ! Raisonnement analogique de haute portée qui constituerait à n'en point douter une preuve extrinsèque à un concours d'éloquence !

Mais il y a mieux : Si Hitler, dans Mein Kampf, parle de l'intolérance fanatique des chrétiens vis-à-vis des païens, c'est parce qu'il aime... les chrétiens ! C'est drôle, nous on croyait que la Lorelei, l'or du Rhin, les walkyries, Wagner, les dieux celtes d'un paganisme sublimé étaient au fondement de l'hitlérisme, qui, par ailleurs, a largement conspué le juif barbu et sa cohorte d'esclaves débilisés par les ordres stupides de leur chef : Tends la joue droite... Qui tire son épée... etc. , et gaiement envoyé dans les camps des cohortes de religieux et religieuses qui n'étaient pas toutes, comme Édith Stein, juives... Une erreur sans doute !

Mais le lecteur n'est pas au bout de ses surprises.

Continuons dans les preuves. L'Église est capable de tout, même d'Hiroshima ! Pourquoi ? Je vous le donne en mille : parce que le pape a dit que la bombe garantissait la paix ! Aurait-il par hasard été le seul à le dire ? Par ailleurs Onfray devrait-il, alors qu'il traque en l'Église les moindres indices d'une sympathie pro-nazie, pleurer sur les Japonais ? Ne serait-il pas lui-même, en les plaignant, complice de l'Infâme ?

5/ La mort de la transcendance rendra possible — enfin — le paradis terrestre

Une fois les mises à mort effectuées, celle de l'Église, des Églises, celle de Dieu, celle de la transcendance, Michel Onfray en arrive à l'aboutissement de tant d'efforts : le paradis terrestre. Comment voit-il sa République son Île d'utopie , notre philosophe ? Un peu comme un zoo sans gardiens ou encore une arche de Noé sans Noé, car il n'y a que les animaux qui soient intacts de Dieu .

Cher Michel Onfray, au fond, et malgré la formulation provocatrice, vous vous montrez là bien orthodoxe. La Bible ne dit pas autre chose que vous. L'Homme seul, sur le conseil de l'ange porteur de lumière qui s'était rebellé contre Dieu a voulu la connaissance, rompant de ce fait l'harmonie de la nature initialement tout ordonnée au Bien sans que sa volonté propre puisse le détruire. C'est cette revendication de connaissance qui fait que l'homme seul connaît l'encens et l'hostie, les agenouillements et les prières , que l'Homme seul bâtit temples et cathédrales . Vous dites des hommes, page 93, qu'ils se prosternent devant des dieux fabriqués par leur soin . Vous pensez donc que c'était un marché de dupes, que Dieu, en échange de tant de malheurs — avoir à travailler, avoir conscience et honte de leur nudité, savoir qu'ils vont mourir, être libres de leurs choix — ne leur a même pas donné cette connaissance pour laquelle ils ont sacrifié leur tranquillité d'animaux à la vie programmée par des instincts aussi minutieusement réglés que la marche du Cosmos? Mais Dieu a-t-il pu duper les hommes s'il n'est pas l'Intelligence ? A fortiori s'il n'existe pas ? Oui, cher Michel, vous semblez parfois perdu dans cette négation de ce qu'on ne peut nier sans impliquer qu'il existe...

De même à trop vouloir prouver, il arrive qu'on fasse des contresens. Ainsi quand vous dites que même les

préchrétiens sont contaminés par cette religion à venir . Les stoïciens, comme les chrétiens , dites-vous veulent mourir un peu tous les jours et cela les empêche de jouir pleinement ici-bas . En somme ils ont une pulsion de mort . Les stoïciens, certes n'étaient pas fort joyeux, acceptant la mort comme un événement très important mais terminal, dont il leur appartenait d'ôter le caractère douloureux en en choisissant le moment. Mais justement, les chrétiens sont — ou devraient être — bien différents, aimant et respectant la vie au point de ne pas se reconnaître le droit de se l'ôter, et cependant ne faisant nullement de la mort le point terminal de l'existence, mais au contraire la fin des misères et le début d'une vie nouvelle.

Ceux qui sont tristes aujourd'hui sont, plus que les stoïciens d'hier ou les chrétiens, ceux qui, d'abord adeptes joyeux d'Epicure, de l'amour libre et de la jouissance sans entrave réalisent que cette philosophie est à la source de trop nombreuses calamités contemporaines : ruptures conjugales, avortements à répétition, viols d'enfants, solitude, suicides... et que là est la véritable pulsion de mort .

Éros est le compagnon de Thanatos, et ce couple mythologique ne se séparera pas pour vous faire plaisir. En revanche, oui, Michel, il est probable que Dieu n'aime pas le planning familial (p. 136) ni le divorce qui marque la fin de l'amour, ni l'idée de fœtus jetés dans les poubelles par centaines, ni l'idée de couples d'êtres humains de même sexe, contraints de ce fait à la stérilité, ni tout ce qui d'une manière ou d'une autre empêche la vie.

Non, Michel, la force noire qui travaille, au creux de l'être à la destruction de ce qui est (p. 95) n'est pas la religion. C'est au contraire ce dont elle veut nous sauver : la dépression de l'après-jouir, de l'après-satisfaction du désir qui ravive, s'il est pris au mépris de la nature et de l'amour, toutes les pulsions de mort. Le mal de vivre de Barbara, elle le situe bien à sa place, elle, dans son instinct d'artiste ; c'est celui qui nous lancine au creux des reins ... C'est justement la noirceur à laquelle il faut mourir pour qu'entre enfin la lumière ! La violence d'anathèmes obsessionnellement répétés, Michel, n'y changera rien...

En revanche, oui, la religion répond au creux ontologique découvert par quiconque apprend qu'il va mourir un jour . Oui. Au creux ontologique tout court du reste, et on serait tenté, juste pour vous faire mentir sur notre supposé puritanisme de chrétiens d'ajouter : oui, pour le croyant, Dieu vient combler ce creux ontologique et s'y adapte comme le phallus au *cuneus*, comme l'arme virile de l'homme à la blessure féconde de la femme, pour lui donner à la fois la jouissance du sens retrouvé, la paix joyeuse, et le sommeil tranquille qui suit la fécondation de l'Esprit.

Allez Michel encore un effort .Vous êtes sur la bonne voie. Certains de vos mots vous trahissent. On sent alors que sous la carapace du méchant polémiste bat un cœur. Oui, à vos moments perdus, vous êtes un rêveur. Et même un rêveur chrétien .Ne dites-vous pas, en décrivant votre paradis : L'autre ne s'y penserait pas comme un ennemi ? N'est-ce pas la une conception bien évangélique ? Attention, Michel, la conversion vous guette, et ce n'est peut-être pas pour rien que vous portez le prénom du plus beau des archanges...

C. R.

*Michel Onfray, *Traité d'athéologie, physique de la métaphysique*, Paris, Grasset, 2005.